

Les enjeux littéraires de la fiction documentaire : entre information journalistique, littérature engagée et esthétique de la fiction¹

En guise d'introduction

Depuis quelques décennies, le champ littéraire se différencie de plus en plus dans la mesure où les frontières verticales et horizontales de classification des textes littéraires deviennent de plus en plus fragiles. Après la déconstruction de l'opposition hiérarchique entre littérature populaire et littérature « légitime », c'est-à-dire la Littérature avec sa majuscule, par des auteur.e.s postmodernes au sens large qui ont placé au centre de leur travail le jeu ironique et ludique avec la rupture des évaluations normatives traditionnelles de la bonne et de la mauvaise littérature, on constate, au plus tard depuis le tournant du millénaire, une dissolution croissante des frontières entre les genres d'une part et entre les textes factuels et fictionnels d'autre part. Les approches normatives et classificatrices de la critique littéraire tendent ainsi à perdre de leur pertinence. La littérature contemporaine se soustrait donc en partie à une compréhension essentialiste de la littérature. La critique littéraire doit ainsi tenir compte, de plus en plus, des approches théoriques de l'ethnologie, de la sociologie et de la politique, en particulier dans le cas de la littérature contemporaine (pas seulement française) qui se rapproche des « territoires de la non-fiction » (Gefen 2020), et abolit les frontières entre la fiction et la faction pour présenter les réalités sociales de manière quasi documentaire à partir d'une perspective sociologique et ethnographique, et d'une manière non normative et évaluative.

Dans la production littéraire française, le courant du journalisme narratif, issu du *New Journalism*, ainsi que celui de l'écriture documentaire à orientation sociologique, fondée notamment sur Pierre Bourdieu (voir notamment François Bon, Didier Eribon, Annie Ernaux ou Édouard Louis), jouissent depuis quelques années d'une popularité croissante (Séry 2021). Dérogeant à des catégorisations génériques trop strictes, ces textes oscillent à des degrés divers entre les pôles de la faction et de la fiction d'une part, et de l'expositoire et du narratif d'autre part : « Car, en définitive, ce que produit le journalisme narratif, ce sont bien des fictions, mais des fictions d'un genre particulier : des fictions du réel » (Pélissier et Eyriès 2014). Dans ces révisions parfois clairement critiques à l'égard du système, les réalités sociales de la société française dans son ensemble sont mises sur le devant de la scène, comme la réalité de vie des Roms², la plus nombreuse des minorités culturelles en Europe vivant en France.

¹ L'article suivant se base en grande partie sur un article que j'ai publié en allemand (Hertrampf 2021a).

² Le nombre exact de Roms vivant en France ne peut être recensé statistiquement, mais il est estimé à environ 400 000 (Conseil de l'Europe 2012). Comme nous le savons, les Roms ne constituent pas un

À travers l'exemple de deux fictions du réel ou fictions documentaires (Pireyre 2007), nous allons voir comment les autrices non-Roms Dominique Simonnot et Emmanuelle Pireyre mettent en scène des Roms. Le croisement de la faction et de la fiction leur permet en effet, d'une part, de présenter des aspects peu connus voire inconnus de la vie des Roms vivant en France³ et, d'autre part, de convoquer certains clichés sur les Roms à partir desquels les autrices pourront toutefois travailler à rebours, révisant ainsi les stéréotypes, voire les subvertissant parfois.

Les textes sélectionnés se distinguent assez nettement les uns des autres par leur esthétique et leur degré de littérarité : *Amadora* de Dominique Simonnot, paru en 2018, est sous-titré *Une enfance tzigane*, ce qui indique clairement qu'il s'agit d'un récit (auto-)biographique. *Chimère* (2019) d'Emmanuelle Pireyre se présente de prime abord comme un récit autofictionnel, mais révèle au fil du livre des traits plus caractéristique de la dystopie romanesque, et s'éloigne ainsi davantage du *storytelling* du journalisme narratif de Dominique Simonnot. En outre, l'autrice associe le thème des Roms à des questions de politique européenne et de critique de l'anthropocène. La chimère qui donne son titre au livre est donc ambiguë : elle se réfère d'une part aux manipulations génétiques traitées dans le livre et d'autre part, de manière métalittéraire, au texte transgressif lui-même.

Bien que les deux œuvres étudiées se distinguent par leur littérarité, elles ont en commun d'avoir été écrites dans le cadre d'une recherche (journalistique) sur la vie des Roms en France. Le contact personnel étroit avec les membres de la minorité et l'étude intensive de leur cas ont permis aux autrices d'obtenir des aperçus directs et non filtrés de réalités qui restent en général invisibles aux membres des sociétés majoritaires. Ce changement de focale relègue parfois la perspective à l'arrière-plan au profit de l'autoreprésentation des Roms concernés. Dans les deux cas, les autrices présentent les Roms (et en particulier leurs représentantes féminines, les Romnia⁴) de manière aussi polyphonique que polyperspectiviste, rompant ainsi délibérément avec les stéréotypes traditionnels perpétués dans la littérature française et européenne depuis le début de l'ère moderne⁵.

Donner une voix aux invisibles : l'autofiction journalistique d'une jeune fille rom

Amadora : une enfance tzigane est le fruit d'un travail de recherche de trois ans sur les conditions de vie des Roms migrant d'Europe de l'Est vers la France, dans le département de Seine-Saint-Denis, « célèbre » pour ses quartiers sensibles. Au cours

groupe homogène. Le terme générique de Roms, qui est également utilisé ici, englobe un grand nombre de sous-groupes, parfois très différents les uns des autres.

³ Il est très intéressant de constater que la tendance de la narration docu-fictionnelle connaît un grand succès dans la bande dessinée et le roman graphique. En ce qui concerne la représentation de la vie des Roms, il convient de mentionner en particulier la bande dessinée *Des nouvelles d'Alain* (2011) d'Emmanuel Guibert, Alain Keler et Frédéric Lemerrier. Voir Hertrampf 2020.

⁴ En effet, le singulier de « Romnia » est « Romni ».

⁵ Concernant le stéréotypage des Roms par la société majoritaire dans les littératures européennes, voir par exemple Auraix-Jonchière et Loubinoux 2006, Bogdal 2011, Brittmacher 2012, Glajar 2008, Hagen 2009, Hölz 2002, Leblon 1982, Möller 2010, Moussa 2008, Niemandt 1992 et Ortega 1990.

de ses recherches sur le terrain, Dominique Simonnot a fait la connaissance d'Anamaria Lingurar, une jeune fille rom arrivée de Roumanie avec ses parents à l'âge de quatre ans et qui faisait office de traductrice dans « son » camp de Saint-Denis. De son côté, Dominique Simonnot devient dans *Amadora : une enfance tzigane* l'« interprète » de la jeune Romni. Contrairement à de nombreux autres textes roms écrits dans des langues majoritaires par le biais de la co-écriture, cette transposition est moins due aux faiblesses linguistiques de la jeune fille qu'au fait que la protagoniste est encore une enfant. En tant que porte-parole, Dominique Simonnot utilise également son prestige social et sa renommée journalistique pour donner une voix à une inconnue. Cet aspect ne doit pas être sous-estimé en ce qui concerne l'ampleur de la réception dans la société majoritaire, car la force de rayonnement de l'œuvre publiée aux célèbres éditions du Seuil est bien plus grande que celle du récit autobiographique *Je suis Tzigane et je le reste* (2013) d'Anina Ciuciu, également coécrit avec un journaliste français (Frédéric Veille) et publié par une maison d'édition moins connue⁶. Tout se passe comme si les lecteur.e.s de la société majoritaires tendaient à dévaluer spontanément des textes écrits par des minorités, et à considérer comme normale la qualité de ceux de la société dominante. Cette réalité discriminatoire latente est également illustrée par le choix de faire figurer Dominique Simonnot en auteur principal du portrait de la jeune Romni. Dans les faits pourtant, les 41 chapitres sont présentés tantôt dans la perspective autodiégétique d'Anamaria, que tout le monde appelle Amadora, tantôt dans la perspective autodiégétique de sa mère Romina, ou encore dans la perspective homodiégétique de Dominique Simonnot. Le premier chapitre, intitulé « Je m'appelle Amadora », ouvre le livre par une présentation de la protagoniste, qui décrit l'écriture de sa biographie sur le moment, comme une présentation orale, comme le processus d'un acte performatif non encore achevé :

Depuis presque trois ans, j'écris un livre avec Dominique, une journaliste [...]. Personne ne m'avait jamais proposé d'écrire un livre avant et c'est très dur, il faut beaucoup de concentration et faire très attention, sinon, il peut arriver que je dise une chose et Dominique comprenne l'inverse.

Je m'appelle Amadora, j'aurai 12 ans le 3 avril 2018, je suis une Tzigane, née en Roumanie, et je suis arrivée en France en 2010 avec mes parents, Craï et Romina, et mon petit frère Craï-Abel, qui a neuf ans maintenant. Depuis qu'on est ici, j'ai eu un frère et une sœur. (Simonnot 2018 : 7)

Dans l'ensemble, la narration se fonde sur le dialogue et les stratégies de narration orale, ce qui permet de refléter les situations d'interview du processus de création du livre d'une part, et la tradition orale traditionnelle des Roms d'autre part, à travers les nombreuses anecdotes racontées par Amadora et sa mère (parfois amusantes, parfois bouleversantes et choquantes). Dominique Simonnot intègre régulièrement des informations de fond dans les présentations directes ou indirectes qu'Amadora

⁶ En effet, depuis quelques années, de plus en plus de Roms prennent eux-mêmes la plume pour mettre fin aux clichés séculaires sur leur minorité. Sur l'expression littéraire des Roms, voir Hertrampf 2021 ; Hertrampf et Hagen 2020a et 2020b ; Hertrampf, Zahova et French 2020 ; RomArchive 2018 ; Hertrampf et Blandfort 2012.

et Romina font d’elles-mêmes. Ce faisant, elle montre clairement qu’elle ne se fonde pas sur des généralisations hétéro-stéréotypées et des lieux communs, mais qu’elle se base uniquement sur sa propre expérience pour émettre des hypothèses (cf. « il paraît ») :

Au temps de campement, chaque mercredi Romina avait visite de deux femmes, Témoins de Jéhovah, qui tentaient par tous les moyens de s’attirer les bonnes grâces des habitants de ce petit coin roumain de Saint-Denis. Il paraît que pas mal de Roms ont été évangélisés, entre autres, par les Jéhovah. Craï et Romina, d’ailleurs, fréquentaient alors une église évangéliste, de Seine-Saint-Denis. (Simonnot 2018 : 141)

En bonne journaliste, Dominique Simonnot ne se contente pas de ses propres observations, mais s’appuie également sur des recherches approfondies. Elle donne ainsi un aperçu de la (sur)vie quotidienne dans les camps (illégaux) et explique la pratique répandue, surtout en région parisienne, de l’hébergement des sans-abri dans des hôtels (« hôtel social »), parfois pendant des années (Simonnot 2018 : 185–188). Dans le chapitre « Tzigane, mon amour... », elle ne se contente pas de reproduire, dans une sorte de *fact-checking*, un panorama des propos romophobes sur les Roms dans les discours publics et privés, mais intègre également les analyses d’Henriette Asséo, l’une des plus éminentes spécialistes des Roms en France. De cette manière, les lecteurs découvrent non seulement le destin concret de la famille rom Linguar, mais aussi l’histoire (d’exclusion) aussi longue que douloureuse de cette minorité, comme le Cirque Romanès à Paris (Simonnot 2018 : 67–71) ou la Roma-Pride-Parade initiée par des militants roms (Simonnot 2018 : 33–35).

Le degré d’intervention (linguistique) de l’auteurice dans les présentations orales des membres de la famille rom sur laquelle elle se concentre varie entre les différents chapitres. Alors que dans le chapitre « Si tu le veux, ce sera pour la vie... », Dominique Simonnot retranscrit le dialogue des parents d’Amadora sous forme de transcription linguistiquement adaptée ; dans « Sivouplé », elle laisse les marqueurs de la simple langue parlée de tous les jours et reproduit – du moins partiellement – certaines incompétences linguistiques, rendant ainsi le témoignage authentique et accroissant sa charge affective grâce au terme « Sivouplé » utilisé tout naturellement :

Quand je vois les filles faire les sivouplé, ça me rend très, très triste, elles sont là pour l’argent, je l’ai fait aussi. Oui, à la gare de Pierrefitte, en 2010. On venait d’arriver en France, il fallait acheter une voiture pour mon mari, Craï, pour la brocante, on n’avait rien de tout.
Oui, c’est très dur et très honteux, on est jeunes, capables de travailler et on fait la manche. [...] Je ne savais pas parler le français, seulement dire :
« Sivouplé, sivouplé, y a lézenfants, y a pas dou manger, y a pas dou lait ». (Simonnot 2018 : 57)

La honte que Romina exprime ici à propos de la mendicité va à l’encontre du stéréotype répandu selon lequel les Roms ne veulent délibérément pas s’intégrer dans le monde du travail réglementé de la société dominante ou sont de toute façon réticents au travail et considèrent la mendicité comme une activité tout à fait normale. Les autoreprésentations de la jeune fille, retranscrites par Dominique

Simonnot, expriment une tout autre image : les parents d'Amadora ont migré en France afin de pouvoir y travailler pour une vie meilleure. L'importance que revêt pour eux le travail régulier au sein du système de la société majoritaire est illustrée par les efforts persistants de la mère pour trouver du travail :

[...] Souvent, c'est très raciste, avec nous, les Roms, les gens croient qu'on est tous des voleurs.

Mais je continuais à chercher, je disais tout le temps, partout : « Tout ce que je veux, c'est un travail » [...] Et ça y est ! Des heures de ménage, d'entretien des espaces verts pour la régie de quartier à Stains ! J'ai dansé comme une folle, j'étais si contente ! (Simonnot 2018 : 61)

Pour les Roms, il n'y a pas que dans les pays explicitement romophobes d'Europe du Sud-Est qu'il est difficile de trouver un emploi : alors que le manque latent d'activités de service non qualifiées dans les pays d'Europe occidentale offre toujours aux Romnia comme Romina des possibilités de travailler légalement, les hommes ont beaucoup plus de mal – en particulier lorsqu'ils rencontrent des difficultés avec le français, comme le père d'Amadora (Simonnot 2018 : 66). Ce sont donc souvent les femmes qui nourrissent leur famille, ce qui est diamétralement opposé au cliché habituel de la femme opprimée dans les cultures roms.

L'exemple de la famille Lingurar montre en outre que l'un des problèmes de ces perceptions étrangères stéréotypées et péjoratives réside dans leur tendance aux généralisations réductrices, par exemple lorsqu'il est question du mariage des enfants :

« Je sais que, chez nous, les filles se marient à 13 ans, c'est notre tradition, et mes parents quand ils veulent m'embêter ils me disent : « Attention Amadora, si tu n'es pas gentille, on te marie à 13 ans ! » Mais je sais que c'est faux ! Ils le feront jamais ! »

Elle avait raison, car ses parents parlaient souvent de cette affaire de mariage, chaque fois pour assurer que, « jamais, jamais », leurs filles ne seraient autorisées à épouser quiconque avant leur majorité. (Simonnot 2018 : 100)

Les parents d'Amadora sont certes sévères, mais ils veillent avant tout à ce que leurs filles réussissent à l'école et deviennent des jeunes femmes sûres d'elles et émancipées. Dans ce contexte, il n'est donc pas étonnant qu'Amadora suive un cours optionnel de boxe à l'école (Simonnot 2018 : 108).

De même qu'Amadora constate que le mariage des enfants fait effectivement partie (jusqu'à aujourd'hui) des modes de vie traditionnels d'une partie de la minorité, d'autres clichés sont présentés de manière tout à fait affirmative, mais avec une nuance qui n'est pas congruente avec l'image étrangère. Romina confirme par exemple l'affinité des Roms avec l'or, mais ne fait pas référence à leur propension à se l'approprier illégalement, le considérant plutôt comme une ancre financière de secours. Le fait qu'Amadora fasse ici explicitement référence à la proposition grammaticalement incorrecte « la or » montre sa compétence linguistique et son utilisation tout à fait consciente du français pour exprimer les particularités propres à sa culture :

Oui, je dis LA OR, parce qu'il est tellement beau ! Et moi j'adore LA OR. Nous, les Gitans, on aime beaucoup la or. C'est très, très utile. Quand je n'ai pas d'argent, je porte mon or chez ceux qui prêtent de l'argent, et je rembourse tous les mois pour le reprendre. (Simonnot 2018 : 190)

Quant au cliché selon lequel les Roms seraient des voleurs d'enfants, le texte entreprend de le renverser tout à fait, puisqu'il s'avère que les Roms nourrissent la même peur envers les non-Roms :

Quand j'étais bébé, nous étions en Italie [...]. Mes parents m'ont raconté que nous avions dû partir tellement ils avaient peur qu'on me vole, parce qu'en Italie beaucoup de gens s'approchaient de moi et regardaient ma mère me donner le sein, en disant que j'étais très jolie. [...] Mes parents ont pensé qu'elles allaient me prendre, et comme ils ne parlaient pas l'italien et ne connaissaient personne, sauf les Tziganes, là-bas ils n'auraient rien pu faire pour les empêcher de me kidnapper. Je crois que ça arrive souvent avec les enfants roms, en tout cas c'est ce qu'on raconte toujours chez nous. (Simonnot 2018 : 9)

Le stéréotype selon lequel les Roms ramassent des déchets et en font commerce est également évoqué, mais il s'avère que, surtout pour les Roms en situation irrégulière, compte tenu de leur situation économique précaire, il s'agit forcément moins d'une image que d'une réalité vécue ; une réalité que Simonnot rend particulièrement honteuse en faisant entendre les voix « reconnaissantes » et « satisfaites » des Roms, qui ne dénoncent pas ou ne se plaignent pas, mais subissent leur exclusion :

Pour nous Roms, disait son père, la poubelle c'est comme un magasin, on en sort à manger, des vêtements, des chaussures, des livres et plein d'autres choses encore ! Beaucoup de Roms se sont fait une vie meilleure, grâce aux poubelles de France. (Simonnot 2018 : 23)

L'attitude imperturbable d'Amadora face à la discrimination ouvertement articulée à son égard est tout aussi oppressante : « Même si des élèves étaient méchants, avec tous ceux qui criaient "la Gitane, tu pues !" » (Simonnot 2018 : 18) – leur volonté de participer à l'éducation est plus forte que l'exclusion raciste. Il est tout à fait remarquable que l'amour de la patrie française et le désir d'intégration restent intacts malgré l'accueil peu hospitalier et les expériences parfois massives de discrimination raciale. C'est ce dont témoigne dans une interview Anamaria Lingurar : « Je trouve que la France c'est bien. Il y a des gens très sympas et ils accueillent beaucoup de gens, même s'ils ne sont pas Français. [...] Je voudrais faire soit avocate, soit policière, soit médecin » (FranceInfo 2018).

Amadora peut sembler être une exception – et d'une certaine manière, cette jeune fille est aussi une personnalité forte –, mais Dominique Simonnot tient à montrer à travers ce seul exemple, que derrière les stéréotypes péjoratifs se cachent d'autres Amadora innombrables, qui, contrairement aux préjugés attisés notamment par Nicolas Sarkozy, ne représentent justement pas un « fardeau » ou un « danger » pour la société civile française, si on leur accorde les possibilités de participer aux droits fondamentaux qui, avec l'idée d'égalité, sont (ou devraient être) au premier rang du modèle républicain français. Ainsi, comme le souligne explicitement le texte de couverture, l'objectif socialement engagé de l'ouvrage est de permettre une

nouvelle mise en perspective des Roms : « [...] voici les Roms comme on ne les a jamais vus » (Simonnot 2018, quatrième de couverture). Un objectif jugé atteint par la critique : « Après cette lecture, nous ne pouvons plus voir de la même manière ces personnes que nous appelons Roms » (Diot 2019).

Subversions chimériques : de la fiction documentaire à la dystopie du réel

Chimère, qui a reçu le prix franco-allemand Franz Hessel pour la littérature contemporaine, établit un diagnostic de l'époque à la fois critique et divertissant, tout en mettant l'accent – comme le titre l'indique – sur la question des possibilités et des limites éthiques des manipulations génétiques, en les reliant à la question des possibilités de participation et d'organisation des citoyens au sein de l'Union Européenne. En imaginant la conférence des citoyens comme un instrument de consultation politique participative au niveau européen, la narration glisse progressivement vers des domaines aussi surréalistes que dystopiques. De même, les frontières entre les personnages fictionnalisés et les personnages fictifs s'estompent. C'est le cas d'Emma, la narratrice à la première personne, mais aussi de Wendy, dont on ne sait pas jusqu'à quel point elle correspond encore à une personne réelle. Le fait que la narratrice Emma présente des parallèles autobiographiques avec l'autrice réelle Emmanuelle Pireyre montre entre autres l'auto-référence intertextuelle suivante, immanente à l'œuvre : « [Il] se trouvait là Batoule, fille d'une de mes amies, voilée dès l'adolescence contre l'avis de ses parents, qui était déjà figurée dans mon livre précédent *Féerie générale* » (Pireyre 2019 : 59). Et pourtant, Emma n'est pas Emmanuelle, mais plutôt son *alter ego* fictionnalisé :

La dose d'autobiographie est assez faible. Quelques éléments réels sont mélangés à beaucoup de fiction. Ce qui rend mon personnage le plus réaliste, c'est, je crois, le ton. Ce réalisme est d'ailleurs lui-même un peu recomposé et falsifié, car il ne s'agit pas exactement de mon moi privé, mais plutôt du moi que j'ai développé au fil des années lors de mes apparitions en public. C'est ce « je » qui s'adresse au public que je déplace dans le livre, qui est en partie moi-même, mais pas complètement. (Daoud 2019)

Contrairement à *Amadora* de Dominique Simonnot, c'est donc une toute autre thématique qui est au centre de cette fiction documentaire expérimentale inhabituelle qui, malgré l'ancrage de la diégèse dans le monde réel (réalisation d'un reportage sur les organismes génétiquement modifiés), croise les univers romanesques et dystopiques, surréalistes et féeriques. *Chimère* est donc aussi, au niveau de l'écriture, une chimère entre poésie, fiction et faction⁷ :

De l'écriture poétique, Emmanuelle Pireyre garde la fantaisie et la rigueur, doublée d'une capacité à déboulonner les représentations et expressions toutes confiées. De la fiction, elle fait une formidable machine à incarner les délires, qui lui permet de donner corps aux anomalies pour les pousser juste au-delà du vraisemblable. (Zenetti 2019)

⁷ La complexité se reflète également dans le fait que le livre a figuré sur les listes de sélection de prix littéraires correspondant à différents thèmes : *Chimère* a ainsi été proposé pour le Prix du roman d'écologie, le Prix Institut Jacques Delors Mieux comprendre l'Europe et le Grand Prix de l'Imaginaire.

En effet, le roman débute avec l'introduction de Wendy comme l'une des protagonistes centrales en faisant allusion à la formule d'ouverture classique des contes de fées : « Dans les Yvelines, il y avait une Manouche qui voulait aider les *gadje*⁸, les rendre heureux, leur faciliter la vie » (Pireyre 2019 : 7). Ce prélude a sans aucun doute un effet déconcertant sur le lecteur, car sans parler de son nom, Wendy ne semble guère correspondre à l'image hétéro-stéréotypée d'une Romni : Wendy a les yeux bleus et les cheveux blonds (Pireyre 2019 : 59), elle est divorcée et pleine d'assurance non seulement en tant que mère célibataire, mais aussi en tant que représentante de la plus grande minorité d'Europe. Elle représente tout sauf une victime de l'exclusion de la société majoritaire ; bien au contraire, elle semble porter son altérité avec une fierté inébranlable. C'est précisément ce sentiment de force et de supériorité, étonnant pour des non-Roms, qui inverse la situation de contact avec les représentants de la société majoritaire, qui n'agissent pas ici comme des assistants compatissants, mais comme des personnes ayant besoin d'aide, du point de vue – certes construit par Emmanuelle Pireyre – de la Romni elle-même. Victimes de leurs propres actes, ils apparaissent à Wendy comme des êtres malades et dégénérés à l'esprit simple, des paysans, comme elle les appelle avec compassion, voire avec un certain mépris :

Wendy pensait qu'on n'a pas le droit de laisser les *paysans* au bord de la route, sachant que ce sont aussi des créatures de Dieu. Puisque le Seigneur a souhaité leur présence sur Terre, même si on ne comprend pas très bien ce qu'il voulait faire avec ça, on doit les respecter et les protéger : peu importait que les *gadje* fussent différents, les Gitans devaient apprendre à les tolérer et si possible à les aimer. (Pireyre 2019 : 7–8)

Partant du fait qu'une grande partie des Roms appartiennent aujourd'hui à des courants évangéliques charismatiques, Emmanuelle Pireyre subvertit la distinction de la société majoritaire entre le « nous » supérieur et l'étranger subordonné. Ce changement de perspective permet de mieux comprendre l'autre côté dans la mesure où la narratrice souligne clairement que les non-Roms sont également « différents » et « étrangers » du point de vue des Roms. Si de nombreux non-Roms évitent le contact avec les Roms, il en va de même dans l'autre sens. Aussi la narratrice explique-t-elle le préjugé selon lequel les enfants roms évitent les écoles de la société majoritaire en déconstruisant les explications essentialistes d'un prétendu manque fondamental d'éducation :

Non que les enfants gitans ne veuillent rien apprendre, mais ils redoutent d'être mêlés aux petits paysans et séparés de leurs frères, sœurs et cousins avec lesquels ils ont l'habitude de jouer ou s'endormir sous un duvet bien chaud. (Pireyre 2019 : 41)

Wendy, une femme sûre d'elle et résolue, de nationalité française et appartenant à une famille de Manouches vivant en France depuis des siècles, veut rendre le monde meilleur. Elle s'intéresse d'une part aux Roms qui ont migré de Roumanie vers la France et dont elle défend courageusement les droits face au comportement discriminatoire des forces de sécurité françaises (Pireyre 2019 : 108–113). D'autre

⁸ En romani, la langue des Roms, les non-Roms sont appelés *gadje*.

part, elle veut soigner les non-Roms « malades ». Avec son « syndrome de l'aide » envers les non-Roms, Wendy représente toutefois une personnalité d'exception au sein de sa communauté, la majorité souhaitant sciemment se distinguer des non-Roms (méprisés) par une exclusion interne. Ainsi, son ex-mari Tschavalo ne réagit pas avec enthousiasme à son engagement en faveur des « pauvres » non-Roms et la met en garde : « Ne fais pas profiter les autres de notre richesse qui doit demeurer secrète » (Pireyre 2019 : 7). Mais Wendy persiste : « Nous ne pouvons plus nous satisfaire de l'isolationnisme égoïste pratiqué par les Gitans durant les siècles » (Pireyre 2019 : 8). Wendy défend donc au sein de sa communauté la position conciliante et en appelle à la tolérance que prônent « normalement » les non-Roms socialement engagés pour appeler à l'inclusion des Roms dans la société majoritaire.

Emma aussi veut exprimer à Wendy son respect compréhensif des Roms et de leurs particularités culturelles, mais elle tombe dans le piège de nombreux bien-pensants et provoque justement l'effet inverse : pour un buffet paléo branché, Emma prépare du hérisson grillé, sans se rendre compte qu'elle ignore par ce processus d'appropriation culturelle la signification interne du *niglo* comme repas traditionnel des Manouches. Même Wendy, si ouverte aux non-Roms, ressent cette transgression comme une insulte et insiste sur le respect de sa propre altérité : « Manouche est mystère et doit rester mystère » (Pireyre 2019 : 123).

Le renversement de la conception du pouvoir et de la supériorité, dominante dans la société majoritaire – des riches non-Roms et des pauvres Roms vers les riches Roms et les pauvres non-Roms – repose cependant sur l'image que l'on se fait de son propre capital culturel immatériel, qui représente une richesse universelle et naturelle, bien supérieure à toute richesse prétendument « civilisée » des non-Roms et qui fait paraître ces derniers « pauvres » :

Pauvres paysans avec leur terrorisme, leurs petites cartes bleues emballées dans du papier alu pour éviter de déclencher le paiement sans contact, pauvres *gadjé* avec leurs cancers, leurs algorithmes, leurs embryons congelés, leurs google lunettes et leurs génocides, pauvres *gadjé* enfermés tout seuls comme des poules dans leurs maisons toutes dures, à jamais coupés du murmure du vent dans les arbres, des étoiles dansant au firmament, des fleurs de sureau au large disque, du parfum enivrant de l'églantier, des bambous sauvages derrière le Brico, du clapotis et de l'obscurité enchantée des bois. (Pireyre 2019 : 9)

Selon ce point de vue, les non-Roms souffrent en fin de compte de la division de soi telle que la concevait Jean-Jacques Rousseau : alors que les Roms préservent la véritable nature de l'humain par leur intérêt pour l'autoconservation dans l'état de nature, les exigences de la pratique sociale déforment les non-Roms « civilisés ». La concurrence et la rivalité poussent l'intérêt de l'individu à se préserver au-delà du naturellement nécessaire et finissent par diviser non seulement l'humain avec lui-même, mais aussi les humains entre eux. L'aliénation inéluctable du naturel et de l'originel par le progrès technique et numérique, toutes les chimères réalisées ou imaginée par le génie génétique engagent un processus de désolidarisation morale et éthique et mènent progressivement les personnages vers les rives d'une dystopie inquiétante.

Du point de vue d'un « éco-spiritualisme » évangélique, Wendy voit l'origine des nombreuses crises universelles dans la foi absolue en la technique et le rationalisme des non-Roms. Les problèmes écologiques mondiaux, conséquence logique, selon elle, d'un mode de vie capitaliste et matérialiste, se transformeront en une crise existentielle le jour du Jugement dernier, car si les Roms font partie du peuple élu, les non-Roms se sont eux-mêmes fermé la route vers la vie éternelle :

Quand Jésus reviendra sur Terre, ils ne seront pas prêts. [...] Après des siècles d'attente, Jésus sera enfin là, mais quel affligeant spectacle Il aura sous les yeux ! Fatigué de Son long voyage, Il verra des paysans poussant leur caddie au supermarché, des paysans prenant un rail de coke dans le vestiaire, certains réalisant des fusions-acquisitions, d'autres en train de s'insulter au volant, de se balancer des missiles, de glisser la main qui dans la caisse, qui dans un jean, et d'onduler des hanches sur une plage string brésilien. Ce sera super-génant, expliquait Wendy, lorsqu'Il découvrira l'état du monde qu'Il nous a confié. (Pireyre 2019 : 51)

Que le rationalisme pur, tel que le défend par exemple la narratrice (« Obsédée depuis le berceau par le tracé d'une frontière séparant l'irrationnel du rationnel, je suis philosophie des lumières et anti-superstition. [...] La raison avant tout », Pireyre 2019 : 14–15) ne tient pas la route, comme le montre le simple fait qu'Emma rencontre Wendy : Emma s'en rend compte également, et c'est grâce à cette rencontre qu'elle commence à jeter un regard critique sur sa propre pensée :

Autant dire qu'il y avait statistiquement peu de chances que je la rencontre, que ma route croise celle d'une femme qui veillait la nuit en écoutant les chouettes et guettait dans la nature un signe lui indiquant la voie à suivre. Cependant les statistiques ne font pas tout. Et son entêtement fit le reste. (Pireyre 2019 : 8)

Contrairement aux conditions de vie précaires présentées dans *Amadora*, la vie de Wendy en tant que « sédentaire en caravane » (Pireyre 2019 : 77) apparaît comme « ancrée » dans la nature, et n'est pas sans rappeler le mode de vie bucolique et contemplatif :

Wendy habitait une caravane sur un paisible terrain bordé de peupliers au pied desquels coulait une rivière. Deux fois par semaine elle allait vendre des robes sur les marchés des environs, à Trappes, Guyancourt ou Marly-le Roi ; les autres jours elle contemplait le paysage, marchait dans l'eau sur les cailloux [...]. (Pireyre 2019 : 7)

Emmanuelle Pireyre se réfère ainsi à l'image cliché et romantique de la vie nomade choisie des « fils du vent », ici plus particulièrement des Manouches vivant en France. Le stéréotype récurrent du refus catégorique et de l'inadaptation à la vie sédentaire de la société majoritaire se reflète entre autres dans le fait que les Manouches ne se sentent pas à l'aise dans leur environnement. L'arrivée de Wendy à la conférence des citoyens, avec sa caravane, procède tout d'abord à une « dégadjsisation » de sa chambre d'hôtel occupée plutôt à contrecœur : « [Elle] ôta les draps du lit, avec à la place la parure offerte par sa cousine et se précipita sous la couette ainsi dégadjsiée » (Pireyre 2019 : 64). Emmanuelle Pireyre explique également bien d'autres auto-exclusions déconcertantes par un lien profond des

Roms avec les éléments et promeut ainsi implicitement une compréhension plus large du comportement déviant de la norme :

Wendy avait passé le séjour sur un transat au bord de la piscine, ne pouvant se tremper dans l'eau de paysans qui confondent amont et aval des rivières, quand les Tsiganes, eux, obéissent à des règles strictes, buvant en amont, lavant en aval. (Pireyre 2019 : 160)

Emmanuelle Pireyre ne se contente pas non plus de perpétuer les stéréotypes, mais relativise le cliché d'une vie paisible en liberté et en harmonie avec la nature en adressant une critique acerbe à la bureaucratie française :

On croit que la vie voyageuse consiste à rêver insouciant en regardant le paysage défiler par la fenêtre, mais pas du tout. L'essentiel du temps pour le pasteur manouche, tandis que Violetta amusait les enfants, était consacré à la gestion de la paperasse de sous-préfecture. Il sollicitait pour le groupe des autorisations de séjour auprès des communes plusieurs mois à l'avance, classait ses courriers en trois piles sur la table du camping-car, fermait des enveloppes, copiait des adresses, photocopait des documents. (Pireyre 2019 : 46)

Avec l'expression « on croit », la narratrice souligne qu'elle aussi a longtemps pris pour « vrai » le présupposé romanesque et qu'elle n'a été détrompée que par le contact et l'échange avec des représentants de la minorité. Ainsi, l'image hétéro-stéréotypée de l'attachement à la nature n'est finalement évoquée qu'à un deuxième degré, dans la mesure où elle ne sert pas de fin en soi à l'évasion romantisée, mais d'occasion de repenser les choses.

Emmanuelle Pireyre ne se contente pourtant pas de donner un aperçu de la vie des Roms français, qui sont traités « différemment » malgré leur nationalité française ; elle évoque également les discriminations massives auxquelles sont confrontés les Roms qui ont migré des Balkans vers la France :

Bien que les Roms aient depuis 2015 le droit de circuler comme tout Européen et ne soient plus expulsables, ce gradé versaillais expulsait de plus belle. En toute illégalité, il démantelait les campements, vidait les squats, gazait les récalcitrants, mettait la gomme avant que la Cour européenne des droits de l'homme ne lui tombe dessus. (Pireyre 2019 : 112)

L'attitude de la France à l'égard des Roms, qui n'est aujourd'hui pas (ou plus) légitimée par le droit, reflète finalement *in nuce* l'incapacité à vivre réellement l'idée européenne d'égalité et de tolérance entre tous les êtres humains. Une capacité qui est propre aux Roms en tant qu'Européens « naturels », comme Wendy l'avait intuitivement compris – selon la médiation hétérodiégétique interne de la narratrice – dès son enfance :

Une fois calmée, la maîtresse avait décrit, ce jour-là, le processus de construction européenne à partir du traité de Rome instituant en 1957. Wendy avait eu un choc en entendant de la bouche d'une paysanne la confirmation de son intuition enfantine que les Roms étaient les piliers de l'Europe, seuls véritables Européens vivant indifféremment dans tous les pays et passant de l'un à l'autre sans égard pour les frontières, comme chacun devrait le faire en Europe. La maîtresse avait retrouvé sa bonne humeur, éclaté d'un long rire, puis rectifié avec douceur. Rome était une ville italienne donnant son nom à un traité n'ayant aucun rapport avec les Roms, avait

expliqué Cristelle, tapotant plusieurs fois de son index avec sa jolie bague aux reflets noirs la botte italienne sur la carte, à la petite Wendy qui regardait ses baskets Winnie l'ourson. (Pireyre 2019 : 112)

La scène a dans aucun doute un effet comique sur le lecteur de la société majoritaire et pourtant, elle n'en abrite pas moins une pensée fondée, comme le célèbre auteur allemand Günther Grass l'avait d'ailleurs souligné au fil de différents discours devant des organes de l'Union européenne⁹. Sans se référer explicitement à Günther Grass, l'autrice a précisé dans une interview qu'en se familiarisant avec le sujet, elle était tombée sur la pensée des Roms en tant qu'« Européens exemplaires » (Grass 2000 : 80) :

Et dans mes recherches, je suis tombée sur cette information géniale qui explique que les Tziganes sont le seul peuple qui vit vraiment au niveau européen. Pour eux, les frontières ne comptent pas... Ils devraient en fait être notre modèle. Nous devrions tous vivre à cette échelle. Ils sont obligés de s'attacher à des pays pour des problèmes administratifs dépassés. J'ai pensé que ce peuple, qui est souvent mis de côté et ignoré [...] pourrait être notre modèle. Cela m'a semblé être une idée passionnante. (Kusy 2019)

En tant qu'« Européenne de naissance » et membre du « peuple élu de Dieu » (Pireyre 2019 : 78), il va de soi pour Wendy, avec son « syndrome de l'aide », de s'engager pour sauver le projet européen. Elle le fait dans le cadre de sa participation à la conférence des citoyens, en s'adressant directement à Dieu avec sa « candidature divine » qui semble absurde (certainement pas seulement pour la rationnelle Emma) pour les intérêts des Européens « perdus » non-Roms :

Elle voulait améliorer le sort européen en intercédant auprès de Dieu : comme les villes se portent candidates à l'organisation d'événements sportifs, nous monterions un dossier destiné à Dieu pour que l'Europe devienne son peuple élu. (Pireyre 2019 : 78)

De même que la narratrice-autrice dans *Amadora*, Emma fait office de scribe, mais elle est « au service » de la Romni dominante. Si Emma accepte finalement d'être la « scribe » de Wendy, ce n'est pas uniquement en raison de la force de persuasion surnaturelle de cette dernière : c'est aussi qu'il y a un peu de Wendy en Emma. Elle aussi, en effet, perçoit les Roms comme les modèles d'une remise en question critique d'un monde numérique globalisé fasciné par les manipulations génétiques et l'IA, et qui perd ainsi de vue le local, le naturel, l'humain. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre que le terme de « paysan », de plus en plus fréquemment employé par la narratrice pour désigner des personnes « dégénérées » qui agissent contre les intérêts d'une vie collective pacifique marquée par la tolérance et le respect.

⁹ Voir par exemple : « Après tout, les vingt millions de Roms et de Sinti vivant en Europe sont, de par leur tradition, transfrontaliers et ne sont liés à aucun pays en particulier. Ils sont nés européens et ont appris à l'être, ce qui fait d'eux des Européens exemplaires. [...] En tant qu'Européens de naissance, ils sont en mesure, grâce à une expérience séculaire, de nous apprendre à franchir les frontières, et plus encore à abolir les frontières en nous et autour de nous, et à créer une Europe sans frontières, qui n'est pas seulement revendiquée dans les discours du dimanche, mais qui est avérée » (Grass 2000 : 80 et 93 ; traduction de l'allemand par moi).

En guise de conclusion : chimères littéraires et critique sociale

L'étude de ces deux textes hybrides a montré, à l'exemple de la problématisation du traitement littéraire des Roms en France, les potentialités du genre mixte de la fiction du réel ou de la fiction documentaire. L'oscillation entre récit autobiographique et autofictionnel d'une part, et le croisement polyphonique de différentes perspectives d'autre part, permettent une remise en question et une relativisation constantes des points de vue, des attitudes et des jugements, ici concrètement des non-Roms sur les Roms et vice-versa. Ainsi, les stéréotypes traditionnels et les clichés racistes liés à la représentation des Roms par des non-Roms sont parfois brisés de manière ironique et divertissante, encourageant le développement d'une image plus neutre. Il ne fait aucun doute que le contenu testimonial-journalistique remplit une fonction d'information, mais la conception littéraire et esthétique (en particulier l'ironie et l'exagération) empêche en même temps que les textes aient un effet moralisateur ou purement instructif. Enfin, il s'avère une fois de plus que les chimères littéraires entre fiction et fiction possèdent un potentiel exceptionnel pour remplir l'idéal classique de *prodesse et delectare*, ce qui les rend particulièrement attractives pour les lecteur.e.s critiques d'un monde toujours plus complexe et dominé par des opinions et des préjugés préfabriqués, propagés par les médias.

UNIVERSITÉ DE PASSAU
professeure
marina.hertrampf@uni.passau.de

BIBLIOGRAPHIE

AURAX-JONCHIERE, Pascale et Gérard LOUBINOX (dir.) (2006). *La Bohémienne. Figure de l'errance aux XVII^e et XIX^e siècles*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal.

BOGDAL, Klaus-Michael (2011). *Europa erfindet die Zigeuner. Eine Geschichte von Faszination und Verachtung*, Berlin : Suhrkamp.

BRITTNACHER, Hans Richard (2012). *Leben auf der Grenze. Klischee und Faszination des Zigeunerbildes in Literatur und Kunst*, Göttingen : Wallstein.

CIUCIU, Anina et Frédéric VEILLE (2013). *Je suis Tzigane et je le reste*, Bernay : City Editions.

CONSEIL DE L'EUROPE (2012). *Estimates on Roma Population in European Countries*, [En ligne] <https://www.coe.int/en/web/roma-and-travellers/publications>. Consulté le 23 mai 2021.

DAOUD, Dalya (2019). « Avec Emmanuelle Pireyre, parlons manipulation génétique, démocratie et mouvements sociaux », [En ligne] <https://www.rue89lyon.fr/2019/07/28/avec-emmanuelle-pireyre-parlons-manipulation-genetique-europe-des-nations-et-religion/>. Consulté le 23 mai 2021.

DIOT, Marie-Odile (2019). « Dominique Simonot. Amadora, une enfance tzigane. Éd. du Seuil, 2018 », *Revue Quart Monde*, n° 249, 62, [En ligne] <https://www.revue-quartmonde.org/7955>. Consulté le 23 mai 2021.

FRANCEINFO (2018). « La vie d'Amadora, petite fille tzigane arrivée en France à quatre ans », [En ligne] https://www.francetvinfo.fr/monde/europe/migrants/la-vie-damadora-petite-fille-tzigane-arrivee-en-france-a-quatre-ans_2631988.html. Consulté le 23 mai 2021.

GEFEN, Alexandre (dir.) (2020). *Territoires de la non-fiction. Cartographie d'un genre émergent*, Leiden : Brill.

GLAJAR, Valentina (dir.) (2008). *Gypsies in European literature and culture*, New York : Palgrave Macmillan.

GRASS, Günter (2000). « Zukunftsmusik oder Der Mehlwurm spricht. Rede auf Einladung der Europäischen Investitionsbank in Bremen am 19. Oktober 2000 », *Ohne Stimme. Reden zugunsten des Volkes der Roma und Sinti*, Göttingen : Steidl, 46–95.

HAGEN, Kirsten von (2009). *Inszenierte Alterität. Zigeunerfiguren in Literatur, Oper und Film*, München : Fink.

HERTRAMPF, Marina Ortrud (2020). « Guibert/Keler/Lemercier : *Des nouvelles d'Alain* (2011) – eine journalistische 'Graphic Road Novel' über periphere Grenzräume als Lebensräume europäischer Roma », Sidona Bauer et Kirsten von Hagen (dir.), *Aux frontières : Roma als Grenzgängerfiguren der Moderne / Aux frontières : Les Roms comme figures frontalières de la modernité*, München : AVM, 181–199.

HERTRAMPF, Marina Ortrud (2021). « Romani Literature(s) As Minor Literature(s) in the Context of World Literature : A Survey of Romani Literatures in French and Spanish », *Critical Romani Studies* 3.2, 42–57.

HERTRAMPF, Marina Ortrud (2021a). « Revisionen und Subversionen. Literarische Roma-Darstellungen im Spannungsfeld von Faktion und Fiktion bei Simonnot, Rodrigue und Pireyre », *lendemains*, vol. 46, n° 182/183, 28–47, [En ligne] <https://doi.org/10.24053/ld m-2021-0016>. Consulté le 23 mai 2021.

HERTRAMPF, Marina Ortrud et Julia BLANDFORT (dir.) (2012). *Grenzerfahrungen: Roma-Literaturen in der Romania*, Berlin : LIT.

HERTRAMPF, Marina Ortrud et Kirsten von HAGEN (dir.) (2020a). *Ästhetik(en) der Roma*, München : AVM.

HERTRAMPF, Marina Ortrud et Kirsten von HAGEN (dir.) (2020b). *Selbst- und Fremdbilder von Roma in Comic und Graphic Novel. Vom Holocaust bis zur Gegenwart*, München : AVM.

HERTRAMPF, Marina Ortrud, Sofiya ZAHOVA et Lorely FRENCH (dir.) (2020). « Narratives by Roma & Narratives about Roma/Gypsies », *Romani Studies*, vol. 30, n° 2, 201–215.

HÖLZ, Karl (2002). *Zigeuner, Wilde und Exoten. Fremdbilder in der französischen Literatur des 19. Jahrhunderts*, Berlin : ESV.

KUSY, Yannick (2019). « Emmanuelle Pireyre, auteure lyonnaise : “Maintenant, les chimères sont possibles” », [En ligne] <https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/rhone/lyon/emmanuelle-pireyre-auteure-lyonnaise-maintenant-chimeres-sont-possibles-1719699.html>. Consulté le 23 mai 2021.

LEBLON, Bernard (1982). *Les gitans dans la littérature espagnole*, Toulouse : Université de Toulouse Le Mirail.

MÖLLER, Kirsten (2010). *Carmen : Ein Mythos in Literatur, Film und Kunst*, Köln / Weimar / Wien : Böhlau.

MOUSSA, Sarga (dir.) (2008). *Le Mythe des Bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*, Paris : L’Harmattan.

NIEMANDT, Hans-Dieter (1992). *Die Zigeunerin in den romanischen Literaturen*, Frankfurt a. M. : Lang.

ORTEGA, José (1990). « Los gitanos y la literatura », *Cuadernos hispano-americanos* 481, 91–100.

PELISSIER, Nicolas et Alexandre EYRIES (2014). « Fictions du réel : le journalisme narratif », *Cahiers de Narratologie* 26, [En ligne] <http://journals.openedition.org/narratologie/6852>. Consulté le 23 mai 2021.

PIREYRE, Emmanuelle (2007). « Fictions documentaires », François Bégaudeau (dir.), *Devenirs du roman : collectif-essai*, Paris : Inculte/Naïve, 119–137.

PIREYRE, Emmanuelle (2019). *Chimère*, Paris : L’Olivier.

RomArchive (2018). [En ligne] <https://www.romarchive.eu/en/>. Consulté le 23 mai 2021.

SERY, Macha (2021). « Le journalisme littéraire, une “passion française” en pleine vitalité », *Le Monde*, [En ligne] https://www.lemonde.fr/livres/article/2021/02/17/vitalite-du-journalisme-litteraire_6070305_3260.html. Consulté le 23 mai 2021.

SIMONNOT, Dominique (2018). *Amadora : une enfance tzigane*, Paris : Seuil.

ZENETTI, Marie-Jeanne (2019). « La fiction, machine à délires », *En attendant Nadeau. Journal de la littérature, des idées et des arts*, [En ligne] <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/10/08/fiction-machine-delires-pireyre/>. Consulté le 23 mai 2021.